

ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°15
Genève
2020

Sommaire

<hr/>	
Entretiens	CHARLES MALAMOU <hr/> 7
	JÖRG RÜPKE <hr/> 21
<hr/>	
Arts et territoire, de la Nouvelle-France au Québec	
	Dossier édité par SARA PETRELLA
SARA PETRELLA	Introduction. Entre deux mondes <hr/> 29
SARA PETRELLA	Seins pendants. Histoire d'une curiosité des Amériques entre allégorie et science <hr/> 37
DAGMARA ZAWADZKA	« Cette occasion d'idolâtrie » : le destin des lieux sacrés Anishinaabe en contexte colonial <hr/> 55
LAURENT JÉRÔME, SAKAY OTTAWA, PATRICK MOAR	Matakan : transmission des savoirs et images de la décolonisation en milieu autochtone au Québec <hr/> 71
<hr/>	
Études	
YOANN CHAUMEIL	La communauté en péril ? Enjeux de la réception des femmes mystiques chez Léon Bloy <hr/> 87
NICOLAS CORRE	<i>Ialdabrae</i> , Neptune et la Lulette. Trois modes de connaissance de la divinité dans la <i>Physica Plinii Sangallensis</i> <hr/> 101
EDUARD IRICINSCHI	How Gullible Were the Women of Late antique Rhone and Asia Minor ? Redescribing the Valentinian Marcosians in Irenaeus of Lyon's <i>Against the Heresies</i> (I,13-15) <hr/> 115
EMILIANO RUBENS URCIOLI	Jumping Among the Temples. Snapshots of an Early Christian Critique of Polytheism's « Spatial Fix » <hr/> 133
FRANÇOISE VAN HAEPEREN	Épidémies, dieux et rites à Rome <hr/> 151
<hr/>	
L'inconstance de l'âme sauvage : à propos d'un livre d'Eduardo Viveiros de Castro	
	Table ronde éditée par PAOLA JUAN et STEFANO R. TORRES
PAOLA JUAN	Introduction. Quelle anthropologie dessiner autour de <i>L'inconstance de l'âme sauvage</i> d'Eduardo Viveiros de Castro ? <hr/> 171
VINCENT DEBAENE	L'anthropologie sans la culture <hr/> 176
PERIG PITROU	Mise à mort et modes de vie : perspectives amazoniennes <hr/> 181
DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI	Des âmes inconstantes <hr/> 184
FRÉDÉRIC TINGUELY	Le tiers exclu de l'ethnohistoire <hr/> 188
STEFANO R. TORRES	Épilogue. Situer <i>L'inconstance de l'âme sauvage</i> : éléments historiques <hr/> 191
<hr/>	
Comptes rendus <hr/> 195	

LEONARDO AMBASCIANO, *An Unnatural History of Religions : Academia, Post-truth and the Quest for Scientific Knowledge*, London, Bloomsbury Academic, 2019 (Andrea Rota); DAVID BRAKKE, *Les Gnostiques. Mythe, rituel et diversité au temps du christianisme primitif*, traduit de l'américain par Marie Chuvin, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Christophe Lemardelé); FRANÇOIS DINGREMONT, *L'Odyssee des plaisirs*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Christophe Lemardelé); RENAUD GAGNÉ, SIMON GOLDHILL, GEOFFREY E. R. LLOYD éds., *Regimes of Comparatism: Frameworks of Comparison in History, Religion and Anthropology*, Leiden – Boston, Brill, 2019 (Daniel Barbu, Nicolas Meylan); MELANIE LOZAT, SARA PETRELLA éds., *La Plume et le calumet. Joseph-François Lafitau et les « sauvages américains »*, Paris, Classiques Garnier, 2019 (Sergio Botta); PAUL MAGDALINO, ANDREI TIMOTIN, éds., *Savoirs prédictifs et techniques divinatoires de l'Antiquité tardive à Byzance*, Seyssel, La pomme d'or, 2019 (Matteo Antoniazzi); DANIELE MIANO, *Fortuna. Deity and Concept in Archaic and Republican Italy*, Oxford, Oxford University Press, 2018 (Francesca Prescendi); ANNA PERDIBON, *Mountains and Trees, Rivers and Springs. Animistic Beliefs and Practices in ancient Mesopotamian Religion*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2019 (Anne-Caroline Rendu Loisel); CHLOÉ RAGAZZOLI, *Scribes. Les artisans du texte en Égypte ancienne (1550-1000)*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Youri Volokhine); HANSPETER SCHAUDIG, *Explaining Disaster. Tradition and Transformation of the « Catastrophe of Ibbi-Sin » in Babylonian Literature*, Münster, Zaphon, 2019 (Anne-Caroline Rendu Loisel); NATHAN WACHTEL, *Paradis du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, 2019 (Stefano R. Torres); ROBERT A. YELLE, *Sovereignty and the Sacred. Secularism and the Political Economy of Religion*, Chicago – London, The University of Chicago Press, 2019 (Philippe Borgeaud); VASILIKI ZACHARI, ÉLISE LEHOUX, NOÉMIE HOSOI dirs., *La cité des regards. Autour de François Lissarrague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019 (Alexandra Attia).

ROBERT A. YELLE, *Sovereignty and the Sacred. Secularism and the Political Economy of Religion*, Chicago and London, University of Chicago Press, 2019, 270 p., ISBN 9780226585598

Revenant en conclusion sur le parcours de ce livre très dense, Robert Yelle fait un constat déabusé: la discipline « histoire des religions » serait dominée aujourd’hui par des approches « présentistes », au détriment des études philologiques et historiques réduites à survivre dans quelques recoins obscurs de l’académie. J’imagine que ce constat (qui attriste son auteur) concerne surtout l’Amérique, dont est issu celui qui depuis quelques années occupe une chaire de théorie et méthode en science des religions à l’Université Ludwig Maximilian de München. Une chose est certaine: on ne pourra pas adresser à Yelle le reproche de mépriser l’histoire et la philologie. Bien au contraire. La richesse des dossiers abordés dans ce livre est immense, et la démonstration s’appuie systématiquement sur les sources originales, dont il publie d’utiles extraits. On y apprend beaucoup.

Le point de départ est un rappel du débat sur la souveraineté, le sacré et l’état d’exception lancé en 1922 par Carl Schmitt dans son livre sur *La théologie politique*, débat sur lequel Giorgio Agamben a rebondi à partir des années 90 du siècle dernier (*Homo sacer*, 9 volumes parus). Du xx^e siècle et d’une théologie politique oscillant entre fascisme et critique marxiste, on est conduit par ces deux penseurs que tout oppose à remonter vers les sources anciennes, grecques, latines, et médiévales du lien entre sacré et état d’exception, sans oublier quelques passages par l’Inde et la Chine. Comme le dit son sous-titre, le livre de Yelle opère cette remontée et pose les bases méthodologiques et historiographiques d’une réflexion sur l’économie politique de la religion, en un parcours d’une érudition et d’une clarté éblouissantes, appuyé par quelques études de cas.

Au fondement à la fois de la religion et du politique, Yelle désigne la « souveraineté », autrement dit un pouvoir qui rompt avec la règle

habituelle. L’équilibre instauré par ce pouvoir est fondé sur une rupture, une exception « antinomique » dont la caractéristique fondamentale est de se définir comme une irruption du « sacré ». Comme source et garant de la loi, le « souverain » ne saurait être lui-même soumis comme chacun aux normes légales qui gèrent la vie de la cité: la loi, sinon, n’aurait pas de fondation apodictique et incontestable.

Idéologue des débuts du nazisme, Carl Schmitt (dont il est beaucoup question dans ce livre) associait l’état d’exception, condition d’un pouvoir souverain musclé, souhaitable selon lui, à l’idée théologique de « miracle », comme interruption de la loi naturelle, elle-même tributaire du postulat d’un dieu tout-puissant, transcendant, ayant créé le monde *ex nihilo*. Une telle théologie politique pouvait facilement déboucher sur un éloge de la dictature. Mais cela n’est pas toujours le cas. Yelle situe son émergence dans le contexte d’une réflexion plus générale (et différemment orientée) sur le sacré, telle qu’on la rencontre notamment chez le théologien luthérien et néo-kantien Rudolph Otto (*Le sacré*, 1917), un quasi contemporain de Schmitt, ou encore chez Georges Bataille qui, dans *La part maudite* (1949), développe une théorie du sacré envisagé sous l’angle d’une souveraineté non plus politique, mais individuelle, et mystiquement arrachée à la pauvreté des choses. Ce déchaînement allie excès, violence et sexualité. Bataille, comme aussi et surtout Roger Caillois (*L’homme et le sacré*, 1939), se réclament de l’héritage de Durkheim et de Mauss. Ils le trahissent toutefois, en renversant le rapport sacré/profane. Chez Durkheim le sacré est présenté comme le produit de la fête, du rassemblement social et de l’effervescence collective; c’est une projection fictive certes, mais puissante, d’une pratique civile légitime, fondée sur un sacrifice de communion. Chez Caillois le « sacré

de transgression», proche d'une révélation mystique, n'est plus le produit mais la cause, l'origine, le moteur même de l'effervescence. Au monde froid et insipide du profane (ressenti comme celui de la surévaluation du lien social et de la société de consommation), s'oppose une sorte d'échappatoire, en direction non pas de Dieu (comme c'est le cas chez Otto), mais d'une réalité tout aussi ultime, celle du sacrifice compris comme état d'exception, fête de la dépense et de la consommation. Au non-être bourgeois s'opposerait l'être du sacré. Rudolph Otto avait encouragé bien malgré lui un tel débordement, et l'on imagine volontiers qu'il se serait contenté pour sa part de nous orienter en direction de Luther et des penseurs chrétiens médiévaux.

Yelle, qui m'inspire cette réflexion, a tout lu, les contemporains (parmi lesquels Gustavo Benavides est pour lui une référence majeure), aussi bien que les classiques. Il a sur Max Weber, un penseur contre lequel Carl Schmitt réagissait, d'intéressantes considérations, rappelant par exemple que le fameux « désenchantement du monde » correspond au passage de l'exception (le charisme, l'état de grâce) à la routine. Il signale aussi comment ce motif d'une « pure religion » dégradée par l'institution et le légalisme correspond finalement à un vieux poncif de la doctrine protestante, lié à la double critique du catholicisme et de la Loi juive. À la fin du XIX^e siècle, le grand bibliste Julius Wellhausen (*Prolegomena zur Geschichte Israels*, 1883) décrivait déjà le passage des prophètes aux prêtres comme une chute.

Dieu commande et la coutume règne. Les règles et les interdits sont imposés de l'extérieur, d'en haut. Mais la coutume, une fois établie, n'est plus imposée par personne. Qu'en est-il alors du pouvoir discrétionnaire (ou non) de Dieu ? Dieu ne peut-il contredire l'ordre qu'il a créé ? Yelle suggère que la tension médiévale entre *potentia absoluta* et *potentia ordinata* (longuement commentée par le grand théologien Jean Duns Scot) peut être ramenée à celle entre le dieu de la Bible et celui d'Aristote,

c'est-à-dire, en d'autres termes entre Jérusalem et Athènes, entre une pensée de la transcendence et de la liberté absolue du dieu créateur et une pensée de l'immanence cosmique.

Il est des moments d'exception où transgression et fondation coïncident de manière évidente. L'histoire du meurtre de Rémus par Romulus, aux origines de Rome, en est un fameux exemple. La conquête de Canaan, dans le récit biblique en est un autre modèle majeur, sur lequel ne cessent de réfléchir les penseurs modernes de la théologie politique. Dieu offre à son peuple une terre déjà travaillée, avec ses fruits et ses récoltes, et des villes déjà construites ; il ne reste plus qu'à les occuper... après en avoir tué tous les habitants. Cette conquête apparaît comme une période liminale où toutes les règles (et notamment l'interdit du meurtre) sont abolies. Le territoire promis, en quelque sorte, est constitué par la terreur. La Bible parle de *herem*, pour dire cette violence sacrée, cette dérogation à la règle, où l'ennemi est « voué » à la destruction.

Plus loin dans son livre Yelle abordera la question de la prise de possession violente, par les Européens, d'immenses territoires nord-américains avec l'excuse que ces territoires n'étaient pas exploités comme ils auraient dû l'être, de manière agricole : on rencontre ici l'idée d'un droit discrétionnaire accordé aux sédentaires au détriment des nomades, une idée qui elle aussi cherche et trouve ses fondements dans des récits bibliques.

Une autre thématique biblique renvoie elle aussi, sous des couleurs moins sombres, à un état d'exception. C'est celle du « loisir » (*leisure*), comme rupture d'avec le travail productif. S'inspirant du philosophe catholique Josef Pieper (*Leisure: The Basis of Culture*, 1951). Yelle aborde le sabbah, et le jubilé biblique. Il refuse (on pourra le regretter), d'introduire le jeu dans cette rubrique, malgré une référence aux lumineuses réflexions de Johan Huizinga (*Homo ludens*, 1938). Pour Yelle le « loisir » (*leisure*) ne saurait être simplement opposé au sérieux, comme le plaisir au travail,

mais il orienterait vers l'idée d'ascétisme, ou d'abandon du monde. Les prêtres et surtout les moines sont des êtres de loisir, en ce sens.

Du jubilé biblique, ce livre décidément audacieux nous fait passer au jubilé médiéval et aux indulgences, et enfin à la grâce présidentielle (un thème récemment remis à la mode par Donald Trump qui n'est pas cité, mais dont l'ombre plane d'un bout à l'autre de cette enquête sur les états d'exception). Il faut dire que ce parcours conduit parfois, avec une joyeuse ironie, sur des chemins de traverse, quand Yelle par exemple dresse du professeur d'Université, sur le nuage de sa liberté académique, le portrait en moine séparé du monde, libéré des contraintes économiques ou politiques.

Un des points forts de ce livre est de mettre en évidence l'ambivalence de la notion de religion, envisagée tantôt comme lien social, tantôt comme *leisure*, échappée belle. Quand l'état de grâce en vient à s'opposer à la loi, on peut se risquer (et Yelle ne s'en prive pas) à comparer des situations aussi différentes que le développement en Inde

d'un courant religieux contestant le système des castes, la prédication de Paul abolissant la distinction entre Juifs et Grecs, et la réforme protestante estompant celle entre prêtres et laïcs. On aurait chaque fois affaire à un phénomène de rupture d'avec une société traditionnelle, instaurant un état d'exception sous la forme d'une communauté alternative ou liminale, une *communitas* au sens de l'anthropologue Victor Turner (*The Ritual Process*, 1969). On rejoint finalement le rêve d'une justice (et non seulement d'une « souveraineté ») qui transcende la loi, le *nomos*. Dans une perspective devenue sotériologique, la souveraineté représenterait la part sauvage, indomptable, irréductible, de la personne humaine.

En conclusion, on saluera en ce livre, écrit dans une perspective d'histoire des religions, une précieuse contribution à la critique du regard contemporain sur les fondements de l'autorité.

PHILIPPE BORGEAUD

232

VASILIKI ZACHARI, ÉLISE LEHOX ET NOÉMIE HOSOI dirs., *La cité des regards. Autour de François Lissarrague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Art & société, 2019, 306 p., ISBN 978-2-7535-7609-4.

Cet ouvrage collectif dirigé par V. Zachari, E. Lehoux et N. Hosoi rassemble seize contributions en français en l'honneur de François Lissarrague – directeur d'études émérite à l'EHESS – et de l'enseignement qu'il a dispensé des années durant à des générations d'élèves. Animée par l'obsession du « faire voir », cette figure emblématique de ladite « École de Paris » – dont l'aventure collective prend forme autour de J.P. Vernant et des membres du Centre Louis Gernet – a joué un rôle central dans le domaine de l'anthropologie historique de la Grèce, en plaçant les images au cœur de sa démarche. Sa riche bibliographie présentée de manière typonchronologique en ouverture, et que F. Lissarrague commente

brèvement avec l'humour qu'on lui connaît, atteste l'amplitude des thématiques abordées au cours de sa carrière. Elles s'articulent non seulement autour de la culture visuelle des Grecs – des pratiques rituelles à l'univers dionysiaque, des marqueurs d'espaces aux dynamiques de genre, sans oublier les jeux visuels et l'usage de l'écriture – mais rejoignent aussi l'histoire du collectionnisme et de la réception de l'Antiquité. La belle introduction de V. Azoulay et de F. Gherchanoc revient sur le parcours universitaire de F. Lissarrague, son approche et sa méthode – une anthropologie par l'image – en retraçant avec clarté les grandes lignes de sa pensée et l'apport considérable qu'il lègue à la discipline.